

AHARON APPELFELD

« Sans langue, je suis semblable à une pierre »

Erwin Appelfeld, qui deviendra plus tard Aharon Appelfeld, est né en 1932 à Sadagora, haut lieu de la tradition hassidique, près de Czernowitz en Bucovine (l'actuelle Tchernivtsi au sud de l'Ukraine). Il a neuf ans quand les Roumains imposent le ghetto et vont déporter une grande partie des Juifs de la ville et des environs en Transnistrie, partie de l'Ukraine située entre le Dniestr et le Boug. Sa mère et sa grand-mère sont assassinées, il est déporté avec son père. À l'automne 1942, il s'évade : « Après mon évasion du camp, j'ai vécu dans la forêt, seul, recueilli par les marginaux, les voleurs et les prostituées. J'étais blond et je pouvais facilement passer pour un petit Ukrainien. Je me taisais. Je n'avais plus de langue. » À la libération par l'armée Rouge, il est recueilli par cette dernière, puis traverse l'Europe et, en 1946, embarqué clandestinement à Naples, il débarque en Palestine.

Aharon Appelfeld est l'auteur d'une trentaine de récits romanesques écrits en hébreu, dont une vingtaine ont été traduits en français. Dans une interview récente accordée à l'hebdomadaire allemand *Die Zeit*, l'écrivain israélien affirmait que, si un homme ne peut avoir qu'une mère, il peut cependant avoir plusieurs langues-mères : « L'hébreu est devenu ma langue-mère. Et j'en suis très heureux. C'est une langue ancienne qui cache en elle beaucoup de silence. De courtes phrases, de très courtes phrases, puis beaucoup de silence. On dit une phrase, on entend, on dit une phrase. C'est une musique toute particulière. »

Il a pourtant vécu les premières années de son enfance avec une autre langue maternelle, celle de ses parents, l'allemand, et moins directement fréquentées, avec celles de ses grands-parents, le yiddish, et de sa gouvernante, le ruthène, et, parlé dans la rue et à l'école, le roumain, car, depuis le traité de Saint-Germain-en-Laye en

1919, la Bucovine avait été annexée à la Roumanie, qui y avait imposé une « roumanisation » forcenée.

On lit tous les récits d'Aharon Appelfeld avec délectation. Mais il en est deux qui, parce qu'ils illustrent notre propos, passent ici avant les autres : *Histoire d'une vie* et *Le Garçon qui voulait dormir*. L'action de ce dernier se situe après la guerre ; Appelfeld y décrit sa propre odyssee comme un lent éveil : « Depuis la fin de la guerre, j'étais plongé dans un sommeil continu. Je passais de train en train, de camion en camion, de carriole en carriole, tout en demeurant dans un sommeil épais dénué de rêve. [...] Le sommeil était mon état naturel. C'est là que je vivais pleinement, et cette plénitude m'était nécessaire, comme l'est l'air à la respiration. Parfois un rêve surgissait et flottait, menaçant. » Dans ses quelques moments d'éveil, le garçon de seize ans et neuf mois satisfaisait sa faim et sa soif ; autrement, les autres réfugiés devaient littéralement le « porter à bout de bras ». Arrivé quelque part, il se traînait jusqu'au pied d'un arbre où il s'effondrait et s'endormait.

Dans son sommeil qui, avec le temps, perd en durée et en intensité, les personnes aperçues quand il est éveillé apparaissent sous les traits de sa parenté assassinée. À sa tante Elsa, virtuelle, il dit : « J'étais avec vous dans le ghetto, dans les forêts, vous m'avez accompagné jusqu'ici. Votre langue est la mienne, je crois reconnaître partout un membre de ma famille. »

Consécutivement, après être entré dans la Hagganah, Erwin va se réveiller en Aharon, et, à côté des exercices physiques, apprendre « l'hébreu en hébreu » : « En trois mois on ne vous reconnaîtra plus. Vous serez grands, robustes et bronzés. La langue se reliera à votre corps pour ne former qu'un », énonce Efraïm, le formateur. Et, à sa mère qu'il voit bien souvent et qui lui parle dans une langue dont il connaît « les notes, les intonations et les silences », le jeune homme doit révéler qu'il a « une nouvelle langue [...], une langue de la mer que l'on étud[ie] sur la plage et que l'on mélang[e] aux couleurs et odeurs des vagues ». Cet aveu provoque un grand désarroi chez la mère défunte, rêvée, qui pense qu'il ne progressera plus jamais dans sa langue maternelle. Erwin-Aharon aura beau lui répliquer que « la langue de la mer est une langue forte, mais » que « la langue maternelle est plus forte qu'elle », il devra bien lui avouer un jour qu'il n'a plus de langue, qu'il a perdu sa langue maternelle, même s'il ne cesse intérieurement de la parler.

Dans un chapitre d'*Histoire d'une vie*, Aharon Appelfeld décrit plus directement le processus de sa mutation linguistique. À son arrivée en Palestine, le jeune homme qui, pendant des années, n'avait fréquenté aucune école, tient un journal, « une mosaïque de mots allemands, yiddish, hébreux et même ruthènes », des « mots » et non des « phrases », parce que encore incapable « de relier les mots en phrases » à cause d'une sorte d'aphasie qui faisait qu'« il avait perdu toutes les langues qu'il savait parler », les quatre qui « n'en formaient plus qu'une, riche en nuances, contrastée, satirique et pleine d'humour ».

Les premiers sons hébreux, entendus au camp d'Atlit en 1946, « résonnaient comme des ordres : travailler, manger, ranger, dormir », une « langue de soldats », imposée de force : « celui qui parlait dans sa langue maternelle était blâmé, mis à l'écart, et parfois puni ». Avec pour conséquence de ce drill linguistique le repli sur soi, le prolongement du sommeil du « garçon qui voulait dormir », et la sensation que, avec l'extinction des langues de sa mère, l'allemand et le yiddish, sa langue maternelle et sa mère mouraient une seconde fois. La question revenait alors, têtue : qu'allait-il faire sans langue ? « Sans langue je suis semblable à une pierre. » Et tout en adoptant la « langue des soldats », il n'échappait pas au dilemme : sa langue maternelle n'était-elle pas l'allemand, la langue des assassins de sa mère : « Comment parler à nouveau une langue baignée de sang juif ? » La réponse était claire : « Mon allemand n'était pas la langue des Allemands mais celle de ma mère. [...] Lorsque je la retrouverais, je lui parlerais dans la langue que je lui avais parlée depuis qu'elle m'avait nourri. »

Puis il y eut, échappatoire à la langue nouvellement apprise, militarisée, la lecture de la littérature hébraïque moderne : l'ascension presque au-dessus de ses forces d'une montagne escarpée, mais aussi l'accession à la lumière, et donc la belle fréquentation d'écrivains israéliens vivants, dont Dov Sadan et Leib Rochman¹, qui tous étaient bilingues, le yiddish et l'hébreu résidant « sous le même toit, comme des sœurs jumelles », preuve que, contrairement aux slogans politiques israéliens, « “ici” et “là-bas”

¹ Les éditions Denoël viennent de publier *À pas aveugles de par le monde*, traduit du yiddish par Rachel Ertel et préfacé par Aharon Appelfeld.

n'étaient pas déconnectés » : « L'hébreu de la Alyat Hanoar² et de l'armée était une langue indépendante, qui n'était liée ni à ma langue ni aux épreuves de ma vie antérieure. »

Relisant son journal de l'époque, Appelfeld constate : « Lorsque j'écris sur la maison de mes parents, la plupart des mots sont en allemand ou en yiddish, et lorsque je parle de ma vie ici, les mots sont en hébreu. Ce n'est qu'au milieu des années cinquante que les phrases commencent à couler uniformément en hébreu. » Lui, comme les autres immigrants juifs d'Europe de l'Est, était venu en Israël « pour construire et être construit », si bien que, pour apprendre cette nouvelle langue, la méthode était simpliste, mécanique : « Acquiers des mots et tu auras acquis une langue. » Cette approche, constate Appelfeld avec lucidité, « s'imposa, mais à quel prix : celui de l'anéantissement de la mémoire et de l'aplatissement de l'âme ». Cependant, la lutte du « garçon qui voulait dormir » pour l'acquisition de l'hébreu a été aussi une lutte contre la foi absolue en l'avenir de la génération fondatrice, une lutte pour retrouver son passé européen, une lutte pour vivre en Israël en Européen avec son passé de langue allemande.

Était-ce jeu, était-ce nécessité, dans l'interview accordée au *Zeit*, évoquée plus haut, Aharon Appelfeld commence par répondre à son interlocuteur en allemand, puis s'arrête et poursuit l'entretien en hébreu. À croire qu'aujourd'hui son allemand est atrophié et que l'écrivain est plus à l'aise en hébreu.

Nous n'en doutons pas, Aharon Appelfeld, dont le père avait aussi voulu être écrivain et qui, peut-être en raison des circonstances, n'y réussit pas, est un écrivain dans l'âme. Quant à cette langue (qui n'est surtout pas que « de soldat ») acquise à force de volonté, n'a-t-elle pas fait de lui un écrivain majeur dans sa « langue-belle-mère », l'hébreu moderne ? Mais on peut aussi se demander si, dans ce processus historico-tragique personnel, sa « langue-mère », l'allemand, n'a pas perdu un grand écrivain, lequel aurait eu sa place dans le beau cortège d'illustres écrivains juifs de langue allemande d'Europe centrale et de l'Est, Soma Morgenstern, Stefan Zweig, Joseph Roth, Franz Kafka, Elias Canetti, Arthur Schnitzler, Rose Ausländer, Paul Celan, entre autres.

François Mathieu

2 Institution chargée de l'installation des jeunes en Israël.

Bibliographie

Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, éditions de l'Olivier, 2004.

Aharon Appelfeld, *Le Garçon qui voulait dormir*, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, éditions de l'Olivier, 2011.

Lire aussi des fugues et variations sur le thème de... Aharon Appelfeld par sa traductrice : Valérie Zenatti, *Mensonges*, éditions de l'Olivier, 2011.